

Jean-Michel Guyot

Auprès de toi

Voilà qu'elle vient à paraître, la sorte de petit écho qui entretient le froid à la lisière, la lisière seulement, de la grande forêt, enfin... supposée telle, car l'écho qui s'y engage ne dégage qu'un mince filet de feu qui court sur les lèvres gercées de l'aube.

Ce n'est que dans la chaleur d'une belle après-midi ensoleillée que le feu se lèvera ou ne se lèvera pas.

Il faut d'abord se lever et vaquer.

La fraîcheur du sous-bois est saisissante.

Le feu attendra, fût-il du ciel.

Il n'est pas futile pour autant : il attend l'heure favorable pour jaillir de sa gangue de froid.

Froid aimé tel quel, froid premier qui porte en lui toutes les vertus du feu qui réchauffe, se consume et meurt, phénix inversé qui rêve sa courte vie durant de revenir à son point de départ, ce pont de mots qui balance entre les deux lèvres murmurantes, dans ce lieu de la décision où l'amour des rives rive celui qui s'y attarde à ce point d'indifférence où ni le feu ni le froid ne sont en jeu, sans qu'un troisième terme n'intervienne, intercesseur invisible, ange gardien de la souvenance qui s'annonce, bien réel, dans le feu du ciel traversé ou l'arc-en-ciel de l'après-pluie, lorsque la lumière retrouve le sourire.

Tenons pour acquis ce double jeu du temps.

Aimer à juste titre les rives *et* le pont.

Aimer le passage des unes à l'autre justifie l'existence heureuse du pont qui ouvre l'espace à la latéralité calme de son Dire fuyant.

C'est que le pont regarde l'eau passer et se réjouit de ce passage qui le conforte dans sa position d'arbitre du temps.

Appelez cela le divin, si ça vous chante. Pour ma part, je l'appelle sacré, avec toute la réserve que m'inspire ce mot en proie au doute qui s'avance.

Il est temps de monter au bois. La rivière va son cours dans le val doré.

Il faudra, à grands pas comptés, mesurer l'écart qui sépare l'écho foisonnant du murmure altier qui engage la parole vers une mesure encore inconnue de lui, de moi, de vous.

Cela, pour la marche qui n'engage pas la pensée sur telle ou telle voie en s'appuyant sur la singularité d'une voix toute tracée, mais qui est pensée en marchant, *chemin de pensée* gardée dans le pour soi qu'appelle l'autre voix qui résonne en tout cela.

Pour soi concentrique qui donne le vertige, autrui devenant alors, dans ce carrousel où le ciel souriant semble tourner autour de l'axe de la terre boisée, l'échappée belle qui ne sauve pas.

La forêt, ainsi, s'écarte de l'ombre et de l'écho qui s'y engage.

Chaque pas frayé dans le bois clair, là, sous les hautes futaies d'un Dire millénaire, bruit vers le haut, cherchant l'accord avec les frissons du feuillage exposé au grand vent de la parole nomade qui chemine patiemment à l'abri des grands arbres, les yeux posés sur le sol inégal.

C'est que la pensée du marcheur infatigable rôde comme son aura infidèle, embrasse le tout de ce qui, s'entendant et se sentant, vient à sa rencontre. Ainsi, là, dans le calme, pensée et corps du marcheur, pas après pas, ne se distinguent plus.

Entends-tu déjà les voix d'Achille et d'Ulysse, de Pénélope et d'Andromaque dans l'espèce de clairière qui maintenant se fait jour ?

L'été, de clairs nuages fluets, à peine flottants, passent au-dessus du bois, ne font qu'y passer, rendant à ses saveurs d'automne l'espoir qui s'accroche aux lourds nuages à venir, promesses de pluie qui fera venir, dans la vigueur du rayonnement solaire, les oronges et les cèpes que tu aimes.

La lumière, après la pluie, semble nous sourire.

Rythmes circulaires. Ils tournent et virent.

Un pas en avant, un autre qui le devance toujours. Le pas haletant, le pas voulu, toujours distancés par le pas rêvé qu'accompagne fermement le temps serein de la respiration, cette croisée des chemins pris dans le regard aux aguets.

C'est comme si le bois empruntait mes yeux pour s'entendre murmurer le souffle qui me vient d'elle. Augmenté de lui, mon regard part à la rencontre de ce qui n'a pas encore de nom, mais frémit, bien réel, dans l'espace déclos.

Le rythme hésite, cahote entre les temps qui se disputent force et faiblesse dans une ronde incessante mais ordonnée.

La danse, ainsi, prélude au saut qui va suivre, quand la parole créatrice va se découvrir être ni l'humble servante de son créateur ni l'alliée bienfaitrice des hommes, mais ce point de jonction, cette alliance millénaire qui interpelle l'oubli.

Terre et ciel, présents déjà dans la discrétion de l'écho, annoncent le temps murmuré qu'il faudra écouter en marchant jusqu'à cette clairière dont tu ignores la provenance.

Tes pas, peut-être, dans leur résonance, s'ouvrent à la discrétion tendre de ce bruit amorti par les mousses et l'humus. Ce n'est qu'en marchant, en respirant que tu ajoutes ta part de

murmure à cet écho initial qui a initié ta démarche, là, à l'orée, d'abord, puis dans le bois calme, ce *templum* improvisé, et de si bon augure.

Arrivés à maturité, les fruits jaunes du temps se font l'écho insolite de ton murmure qui rend la forêt à son tour murmurante. C'est que tu aimes, en plein bois, découvrir le pommier sauvage ou le poirier jaune.

Cause et effet échangent leur signe dans l'amitié pour les hommes, là, dans ce sommet qui signe le retrait des dieux.

Le ciel te sourit à travers le feuillage. La brise qui monte des arbres caresse le ciel penché sur la forêt.

Ciel nomade qui agrippe aussi le regard des terres environnantes.

Expectative intrigante, douce aux lèvres qui apprennent la langue murmurée qui ne mâche pas ses mots.

La forêt, à nouveau, se tient à l'écart.

Ca court entre les lignes, ces linéaments de l'invisible odorant qui donne à entendre ce que la vision odoriférante, plus tard, bien plus tard, dégagera, quand le travail de la cognée aura commencé de résonner dans le profond silence du bois apeuré.

Le travail des hommes le rassurera bien vite.

Des pas, encore des pas, dans le pas encore de ta présence.

Et le bois tout proche pour ami.

Bois et forêt se rejoignent là, dans la clairière qui veille dans le creux de l'oreille qui entend l'appel du chemin.

Et dans le cœur, ce vœu de t'y voir un jour établir ta demeure pour te savoir au plus près du murmure qui nous les rend murmurants.

Jean-Michel Guyot
16 octobre 2011